

PROPA



GANDE

“
**RESPECTEZ TOUT
CE QUE VOUS NE
COMPRENEZ PAS,
C'EST PEUT-ÊTRE
UNE ŒUVRE D'ART.**
”

UN MADRILÈNE ANONYME SOUS LES BOMBARDEMENTS
DE L'AVIATION ET DE L'ARTILLERIE FASCISTES.
21 MARS 1938

éditions
verticales

53, rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 43 26 00 35
tél. 01 43 26 77 90
fax 01 43 25 28 83

www.editions-verticales.com



EN LIBRAIRIE
LE 14 JANVIER 2005
ISBN 2-84335-199-5
176 pages
16 €



LES FANTAISIES SPÉCULATIVES DE J.H. LE SÉMITE

Olivia Rosenthal

est née à Paris en 1965. Elle est maître de conférences à l'Université Paris-8 où elle enseigne la littérature française du XVI^e siècle. Elle est l'auteur aux éditions Verticales de cinq récits : *Dans le temps* (1999), *Mes petites communautés* (1999), *Puisque nous sommes vivants* (2000), *L'homme de mes rêves* (2002) et *Les sept voies de la désobéissance* (« minimales », 2004). Sa première pièce, *Les félins m'aiment bien*, sera créée en janvier 2005 au Théâtre Gérard Philipe (Saint-Denis) et publiée en novembre 2004 chez Actes Sud Papiers.

[. . .]

J. H. pense surtout que le cochon c'est bon, il est en train de planter sa fourchette dans un morceau de cette viande délicate, tendre, impie, enchanteresse et en même temps qu'il se délecte du goût nouveau il comprend qu'il aimerait vivre en bonne intelligence avec la bête qui a cette chair-là, la chair du cochon est en effet plus douce encore que la chair de l'homme. Je vais, pense J.H., caresser des cochons à la ferme, je vais m'ébattre dans une porcherie, me rouler dans la fange, manger et grogner avec eux, je vais avec eux échanger des nouvelles du monde, je vais les chevaucher, partir sur les routes avec un cochon pour monture car le cochon est le meilleur ami de l'homme, je vais m'accoutumer à leur odeur, à leur langage, à leur voix, je vais me faire greffer des organes de porc quand les miens se détraqueront, d'abord un boyau puis un poumon, puis un cœur, ma métamorphose, invisible au début, atteindra petit à petit les parties externes, je demanderai des opérations chirurgicales et j'alléguerai des raisons esthétiques, j'ai la peau trop mate, dirai-je, et sous ce prétexte je ferai réaliser des greffes d'épiderme pour remplacer ma peau de brun, j'ai les oreilles décollées, dirai-je, et sous ce prétexte je ferai substituer des oreilles de porc aux miennes, puis je ferai coudre à la place de mon nez un beau groin tout neuf, j'ai le nez trop long, dirai-je, et je prétexterai un vieux complexe, un complexe très très ancien. Enfin, méconnaissable, hideux, méchant et satisfait de moi-même, je me coucherai dans la porcherie comme d'autres se couchent dans un lit à l'auberge, puis je parcourrai le monde en éructant, en bouffant et en bavant pour mon bonheur et la conservation de l'espèce.

[. . .]

J. H., le personnage central des *Fantaisies spéculatives*, est écartelé entre son inscription dans les traditions juives et de subites envies de s'émanciper de ces rituels ancestraux. Ne sachant trop que faire de son éducation, mais ne sachant pas non plus faire sans, il est traversé de discours contradictoires, mis en péril par une série de dilemmes plus concrets que métaphysiques. Chaque chapitre s'ouvre sur un précepte de l'Ancien Testament, pour mieux le mettre en porte-à-faux. En tout, dix commandements issus du judaïsme, qui vont donner lieu à d'insolentes applications transgressives, des détournements de sens jouissifs, des contre-pieds sarcastiques ou incongrus.

Butant contre tel ou tel interdit, J. H., ce biologiste à la rationalité désarmante de naïveté, ce mari tout bêtement amoureux, ce fils pas du tout indigne, ce juif ni pratiquant ni assimilé, cherche des solutions existentielles si simples qu'elles vont, peu à peu, l'entraîner dans d'extrêmes complications familiales, professionnelles, sexuelles. Dès lors, il en devient, presque malgré lui, un Candide moderne livré aux aléas rocambolesques de son rapport fluctuant à l'identité juive. En chemin, il s'imaginera éleveur de porcs chez sa mère, hésitera à changer de sexe, à commettre quelque inceste, à adopter un protégé palestinien, à ruiner sa carrière universitaire, autant d'aventures qui l'aideront à distinguer la

judaïté normative de celle, si difficile à définir, qui lui appartient en propre.

Par les voies détournées d'un art littéraire de la désobéissance, Olivia Rosenthal met, dans ce roman, les pieds dans le plat d'une question à la fois chargée d'affects personnels et d'actualité brûlante : le repli communautaire.

Il se passait des choses dans mon dos. Le monde avançait par-devers moi et je n'en étais pas. Un jour qu'elle s'attardait devant une vitrine de jouets, je me suis dit c'est le moment. Le train électrique tournait je me suis dit c'est le moment. Prisonnier de sa boucle il rêvait de pistes inexplorées, il rêvait de terres incultes, il rêvait de l'Ouest Lointain, je me suis dit c'est le moment. J'ai reculé d'un pas de velours, de deux, de trois, parvenu au milieu j'ai pivoté d'un quart et voilà j'étais dans l'axe, à nouveau aimanté vers le sommet, en marche, la pêche et tout, remontant à bloc, même pas peur des piétons ressurgis d'ères prénatales, tête haute buste droit je peux les voir venir de loin et zip sans à-coup remarquable m'infléchir vers la chaussée libre, mais Jacques non. Avec Jacques je n'ai rien pu faire. Avec Jacques je n'ai rien vu venir. Ou plutôt si, je l'ai vu venir, de très loin même. Rien à dire j'étais dans un bon jour, buste on ne peut plus droit tête relevée, je l'ai aperçu à temps rien à dire là-dessus mais Jacques c'est autre chose. Jacques ça vient de loin. Jacques ça ne passe pas comme ça. Jacques on ne s'en sortirait pas avec une petite oblique routinière. J'ai voulu mais ce n'est pas venu. Je m'apprêtais à couper court mais c'était sans la conviction habituelle, il y avait un doute, quelque chose qui d'autorité me rivait dans l'axe et ça a été trop tard. Le sifflet d'un agent venait de bloquer la circulation. La chaussée elle-même n'était plus libre. Quand il s'est trouvé à dix mètres, Jacques m'a vu qui n'avançais plus. Sous des yeux de hibou, son cou s'est de surprise tendu. Puis sa main, au-devant de sa marche.

— C'est dingue, dit-il.

— Oui.

Dans la diagonale nous immerge dans la conscience troublée d'un trentenaire. Sa hantise ? Croiser dans la rue d'anciennes connaissances et se mettre en devoir d'échanger avec elles (ou eux) les sempiternelles « répliques de circonstance ». Il passe son temps à bifurquer, s'écarter, fuir les fantômes de sa vie passée. Jusqu'au jour où, tombant sur Jacques, un ami de lycée, il se laisse inviter en week-end à la campagne. Nulle échappatoire, cette fois. L'asocial maladif est comme pris au piège. Après un périple à rebondissements en auto-stop, il rejoint la maison de son ex-camarade de classe et cherche ses marques en terrain inconnu. Déjà, la soirée bat son plein. Une quinzaine de convives, couples et célibataires, échangent des banalités *middle-class*, s'attablent et trinquent, se défient puérilement au ping-pong, commentent tautologiquement

les images TV de l'armée américaine entrant dans Bagdad, se resservent à boire, commencent à se reluquer salement, à se peloter en douce, à s'éclipser aux toilettes... Simple ersatz de débauche ? Régression pseudo-festive ? Au terme de ce coma collectif, tout dérape jusqu'au viol, consommé ou non, d'Annabelle, la femme de Jacques, par le narrateur. Bouc émissaire de cette fin de beuverie, lui n'a plus qu'à fuir en rase campagne, bientôt rejoint par un certain Joe, autre trouble-fête de la soirée. Maintenant que tous les ponts sont coupés, leur cavale endiablée peut commencer.

Après *Jouer juste*, François Bégaudeau nous livre un deuxième roman d'une inquiétante étrangeté. Tout le livre est centré sur la perception d'un narrateur qui n'arrive pas à dire « je », qui n'est jamais que le témoin passif de chaque scène. D'où la sensation

d'assister à un jeu de rôles social et psychologique du point de vue clinique d'une caméra de surveillance. Ne subsistent que des comportements et des dialogues cruellement mis à distance pour mieux révéler leur convention ou leur vacuité. Mais cette satire glacée des us et coutumes d'une génération va connaître un brutal dérèglement qui permettra au héros, jusque-là hors-jeu (hors-je ?), de prendre enfin la tangente, de partager des sensations neuves et de retrouver l'usage d'une langue vivante. Comme si l'hyperréalisme désenchanté de cette fiction trouvait enfin son issue, son second souffle débridé, dans un roman d'émancipation.

DANS LA DIAGONALE

François Bégaudeau

est né en 1971. Ex-membre d'un club de football de la banlieue nantaise, puis d'un groupe de punk rock, il est actuellement professeur de français dans un collège parisien et pigiste aux *Cahiers du cinéma*. Son premier roman, *Jouer juste*, qui a connu un succès critique et public, est sorti en septembre 2003 aux éditions Verticales.

EN LIBRAIRIE
LE 14 JANVIER 2005
ISBN 2-84335-202-9
240 pages
17 €

François
bégaudeau



dans
la diagonale



EN LIBRAIRIE
LE 4 FÉVRIER 2005
ISBN 2-84335-225-8
784 pages
22 €



DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DU MONDE

Jean Delabroy

est né à Bordeaux en 1947. Il quitte la Gironde en 1966 pour l'école de la rue d'Ulm. Il enseigne la littérature française à l'Université Paris-7. Son premier roman, *Pense à parler de nous chez les vivants*, qui a été salué par la critique, est sorti en 1997 aux éditions Verticales.

C'est la vie d'Alain Gerbault – as de l'aviation de 1914-18, tennisman international, navigateur légendaire –, presque entièrement « visionnée », qui sert de fil conducteur à ce livre, mais il n'est jamais nommé, pour éviter le malentendu, pour qu'on ne prenne pas ce roman pour une biographie historique. Un chavirement a fait de AG, ce héros, un homme sans feu ni lieu, un mendiant qui va mourir au fond de l'Océanie. C'est l'histoire d'une fuite, d'une perdition, loin d'un Occident honni, à la recherche, mortelle, d'une grandeur native

de l'Humanité qu'il a cru trouver en Polynésie. Quand avons-nous commencé à être morts ou de quand date l'intolérable aujourd'hui ? Peut-être de ces lointaines et très proches trente années, entre les deux guerres mondiales, où les destinées chaotiques, l'ambition, l'illusion, le désespoir, font miroir à ce que nous sommes devenus. Jean Delabroy a fait un roman-monde, un plein d'aventures, de ciel et de mer, de guerre et d'exil, un plein d'années et d'espaces : mais l'essentiel est moins dans l'amplitude que dans la

profondeur, moins dans les aventures que dans leurs résonances multiples. C'est l'âme aussi qui est un monde, sur des chemins bouleversés, impossiblement spirituels.

Écrit dans la révérence de Conrad, Melville et Faulkner, *Dans les dernières années du monde* cherche les rythmes et les voix qui font entendre, sous les personnages multiples, la continuité anonyme du vivant : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes », ce mot de Maeterlinck a hanté l'auteur pendant les six années de rédaction de ce texte.



Et c'est alors qu'AG l'a aperçue, et il sait aussitôt que c'est elle, elle et aucune autre, une vague enfant des abîmes, la vieille quille de Maverick, c'est donc pour cette rencontre qu'autrefois elle a été taillée dans le chantier de la Clyde, pour ce duel qui va avoir lieu de la terre et de l'eau, un arbre, un seul, issu de terre, repéré par une génération, protégé par une autre, coupé et séché et surveillé par une troisième, travaillé par la dernière, rendu infrangible par tant de soin, de savoir, l'arme d'un monde fourbie à cette seule fin, pour une seule occasion, essayée dans quelques joutes antérieures, en sorte d'être déclarée prête, contre une vague, une seule, issue de mer, cuirassier lui-même entraîné, préparé, et désormais lancé par toutes les puissances liguées des eaux, elle n'a rien de particulier, et son épouvante est là précisément, cette taille, c'est à peine si elle arrive à la hauteur des autres, mais en-dessous on devine une musculature monstrueuse, on ne sait quoi, une épaisseur, une profondeur colossale, et elle n'a pas besoin au-dessus de ces éructations dont les autres se panachent, aucune trace d'écume, aucune crinière de fumée, rien, et cette masse a le masque atroce d'un visage sans trait ni regard, et au-dedans pas de précipitation, ni rage ni désir, aucune faiblesse, une indifférence suprême.



A propos d'Alain Gerbault

Alain Gerbault est né le 17 novembre 1893 à Laval (Mayenne) dans une famille d'industriels. Tennisman de renommée internationale, il est appelé au combat pendant la Première Guerre mondiale en tant qu'aviateur. Après la guerre, il reprend sa carrière sportive avant d'entreprendre en 1924 un tour du monde en solitaire. Il découvre les îles du Pacifique et s'attache profondément à la Polynésie. Accueilli en héros à son retour, ses récits de voyages, comme *Seul à*

travers l'Atlantique, connaissent un grand succès. Malgré tout, il ne parvient pas à attirer l'attention de ses contemporains sur le sort des Polynésiens d'Océanie française, dont le mode de vie est menacé par les ravages de la colonisation. Déçu, il repart en 1933 vers la Polynésie, seul. Vivant dans un dénuement volontaire, Gerbault fait de longs séjours à Bora-Bora, apprend la langue des insulaires, se plonge dans leurs coutumes et leur histoire pour rendre aux Polynésiens « la fierté de leur race ». Il tente d'enrayer le désœuvrement des jeunes par la pratique du football. Lorsque les hostilités débutent en 1939, il est à Tahiti. Détenu à Moorea pour son soutien au régime de Vichy, il est libéré contre la promesse de se retirer en Indochine. On ignore les détails de cette dernière traversée. À peine sait-on que son bateau, *L'Alain Gerbault*, a dû s'amarrer en août 1941 à Dili, port situé dans la partie portugaise de l'île de Timor. Il y meurt le 16 décembre 1941, huit jours après Pearl Harbor. Sa disparition passe alors inaperçue.



Mon problème – l'absence répétée d'un vrai pronom personnel dans ma syntaxe intérieure – se voyait, me dit-on : mes amis en étaient gênés, mon épouse agacée ; je devais être examiné par un comité (ou un cabinet) compétent, qui arrêterait les mesures à prendre ; l'enjeu était de taille ; c'est de mon éclat identitaire qu'il s'agissait ; ma lumière propre était en question, ma stature en débat, on s'interrogeait sur ma teneur... en étais-je bien conscient ? Il ne le semblait pas.

Je me retrouvai donc devant un aréopage de régulation, formé de trois têtes ressemblantes qui dépassaient en toute hiérarchie d'un panneau vertical – une hydre administrative, embaumée de coloris emplumés, telle qu'un bureaucrate en chaleur les imagine dans ses rêves les plus fous... Mais cette hydre était-elle un comité ou un cabinet ? Une table ronde ou une commission *ad hoc* ? Impossible à savoir...

Après mille fiches d'observation, le diagnostic de la table ronde fut unanime : j'étais « sympa » indéniablement ; mais fade ; de personnalité vraiment insignifiante. « On sent quelqu'un qui s'est construit tout seul – les trois têtes remuaient en cadence, dans un ballet gorgonesque – une personnalité qui s'est formée à la va-comme-je-te-pousse, un montage – ne le prenez pas mal – de pacotille... » Un verdict grave tomba finalement des bouches cadencées : « Ce garçon n'a aucun profil. »



Jean-Luc Giribone

est né en 1951 à Marseille. Normalien et agrégé de Lettres, il a d'abord enseigné le français au collège et à l'Université de Yale (USA), avant d'intégrer les éditions du Seuil. Il a été, pendant huit ans, l'adjoint de François Whal, puis le co-fondateur avec Jean-Claude Guillebaud et Jean-Paul Dupuy de la collection « La Couleur des idées », ainsi que l'animateur avec Pierre Bourdieu de la collection « Liber ». Depuis cinq ans, il se partage entre un poste de professeur associé à l'Université de Cergy-Pontoise et l'édition au Seuil d'ouvrages de sciences humaines.

Méditations carnavalesques est son premier livre.



EN LIBRAIRIE
LE 11 FÉVRIER 2005

ISBN 2-84335-208-8
192 pages
17 €

MÉDITATIONS CARNAVALESQUES

Méditations carnavalesques est constitué d'une quarantaine de textes courts. Ce n'est ni la somme des « choses vues » ou vécues d'un journal intime, ni un essai fragmenté sur les « mythologies » du temps présent, ni le cabinet de curiosités d'un contemplatif solitaire, ni le carnet d'expérimentation psychédélique d'un amateur de LSD. Mais c'est un peu tout cela à la fois : une invitation au voyage dans un univers toujours légèrement décalé, mouvant, peuplé de mots-clefs, de signes familiers, de postures sociales, de visages spectraux, comme autant de personnages allégoriques échappés des mondes de Lewis Carroll.

Le défi premier de ce livre pourrait se résumer à cela : conjuguer plusieurs écritures *a priori* inconciliables, celles de l'analyse introspective,

de l'approche théorique (sociologique, urbanistique, ou linguistique), de la fable désenchantée, de l'inventaire à la Perec et de la satire swiftienne. Le choix des titres chapeautant chaque texte illustre le fil du rasoir sur lequel l'auteur inscrit sa discrète transgression des genres : « Biographie d'un pronom personnel », « L'escargot de la vie sociale », « Visage de femme sur fond urbain », « Réanimation d'une métaphore moribonde », « Océan trouvé dans une bouteille », etc.

Ces proses à la fois cliniques, poétiques et ironiques, parviennent à dépasser les clivages convenus entre raison et déraison, esprit de sérieux et mots d'esprit, joute conceptuelle et plaisir de la langue. L'auteur n'hésite pas à mettre en scène ou en doute le « je » lui servant de narrateur intermittent – qui

rappelle, de loin en loin, un certain Monsieur Plume de Henri Michaux. Bien plus qu'un exercice de style(s) insolite, ce livre s'aventure avec fragilité, humour et délicatesse sur un terrain peu fréquenté parce que miné, ce champ magnétique où littérature et sciences humaines convergent pour mieux court-circuiter nos verbiages, stéréotypes et lieux communs d'aujourd'hui.



Verticales
43 éléments, 39,37 Go disponibles

Nom	Date de modification
00 Couvs octobre 2002	samedi 14 décembre 2002, 12:29
00 Couvs septembre 2002	mardi 27 août 2002, 13:37
01 Couvs Janvier 2003	dimanche 12 janvier 2003, 15:54
02 Couvs Février 2003	mardi 18 février 2003, 9:52
03 Couvs Mars 2003	samedi 14 décembre 2002, 11:52
03 Mars Mini	
04 Couvs Avr	
09 Couvs Mai	
10 Couvs Sept	
11 Couvs Oct	
12 Couvs Janv	
13 Couvs Fév	
Catalogue 200	24
Catalogue 97-	0
Code Barre	

12 éléme

Nom

- bus.tif
- Couv Construct

Propagande publicité

system error.

pour redémarrer cliquez ici **verticales**

PRIX WEPLER 2004 FONDATION LA POSTE



MENTION SPÉCIALE DU JURY

Jean-Louis Magnan
Anti-Liban

VACARME n° 30

128 PAGES / 10€



EN LIBRAIRIE LE 7 JANVIER 2005

UN DRÔLE D'ÉTAT

ENTRETIEN AVEC ROBIN CAMPILLO,
CINÉASTE, AUTEUR DES *REVENANTS*

«Une fiction est comme une bille aimantée», dit Robin Campillo ; «on la lance, elle ramasse des clous au passage. Un bon objet de cinéma est celui qui ramasse le plus de choses, sans qu'on puisse jamais les maîtriser totalement». Le retour des morts mis en scène par Campillo dans son premier film n'est, à proprement parler, la fable de rien, mais il résonne avec toute l'actualité politique de *Vacarme*.

CHANTIER

LES GUERRES, AUJOURD'HUI

De la première guerre d'Irak à celle d'aujourd'hui, du 11 septembre à la réélection de G.-W. Bush, de la réévaluation de la Première Guerre mondiale en termes de brutalisation des sociétés européennes aux nouvelles polémiques sur la responsabilité collective des acteurs des guerres, notre actualité semble d'autant plus travaillée par la guerre que celle-ci s'absente de nos vies quotidiennes. Comment repenser le polymorphisme des guerres d'aujourd'hui à l'aune des «guerres totales» d'hier ? dans leurs violences

spécifiques, mais aussi bien dans les nouvelles rhétoriques qui les justifient et dans les institutions militaires qui les mettent en œuvre ? Ce dossier tentera d'y répondre, avec, entre autres, les contributions de Christian Ingrau, Claude Gautier, François Bégaudeau, Olivier Lecour-Grandmaison, Bertrand Ogilvie, Pierre Zaoui, etc.

CAHIER

Dans le Cahier de *Vacarme*, une enquête de Carine Eff sur les résidents, jeunes ou vieux, anciens ou récents, d'un foyer Sonacotra ; un entretien avec Sylvie Thénault sur les camps d'internement de la guerre d'Algérie ; une rencontre avec Jean-Marie Gleize sur les nouveaux états de sa poésie ; une lecture des résultats des élections américaines par Éric Fassin ; des photos de Diane Arbus commentées par Anne Bertrand ; un retour sur le film *Tarnation* par Emmanuel Burdeau ; le journal de bord de l'artiste Salvatore Puglia ; une nouvelle chronique musicale de Peter Szendy ; des textes de Pascale Monnier, Emmanuelle Gallienne, Béatrice Ratebœuf, etc.

Les Verticaux & Co
Marie Berger
Philippe Bretelle
Nicolas Carpentiers
Patricia Duez
Hélène Gaudy
Jeanne Guyon
Nathalie Jungerman
Yves Pagès
Robinson Richard
Marianne Rougé-Debort
Bernard Alphonse Seny
Laurence Thibaud
Bernard Wallet
Nathalie Zberro
Design graphique
Philippe Bretelle 2004
Photographies
Couverture : © Benjamin Servet
Autres : © Alph.B.Seny
Impression
4M, Montreuil-sous-Bois
Dépôt légal : novembre 2004

diffusion seuil
code seuil 80235

verticales